

Hommage à Pierre Dandurand

Suite au décès de notre collègue Pierre Dandurand, survenu le mardi 19 décembre 1995, nous vous transmettons le texte écrit à sa mémoire par **Monsieur Émile Ollivier**, professeur au Département d'études en éducation et d'administration de l'éducation de la Faculté des sciences de l'éducation..

• • • •

Comment trouver les mots justes pour parler de Pierre Dandurand, du professeur, de l'homme, de l'ami ? Des mots sans excès de lyrisme, à l'image de celui qui avait dédié sa vie et l'essentiel de ses forces à penser le social, l'école et la culture. Le risque est grand de passer à côté de cet être de qualité si l'on méconnaît la posture qu'il avait adoptée face au métier d'intellectuel, l'attitude qu'il a prise pour penser sa vie, sa relation avec le monde. Peut-être faudrait-il commencer par lui présenter des excuses de faire son éloge en public tant Pierre Dandurand, toute sa vie, a été la figure emblématique de la présence discrète, de l'effacement et de la modestie qu'il semblait cultiver comme une fleur dans un jardin secret, en marge des bruits et des fureurs de ce monde.

Quand j'ai connu Pierre Dandurand, le Québec était d'un optimisme inébranlable. Il sortait enrichi, transformé de la Révolution tranquille. Il entrait résolument dans la modernité. Plusieurs d'entre nous, étudiants et étudiantes de la décennie 70 avons appris à lire avec lui, ces années de croissance et de mutation. Avec lui, nous avons traversé les lendemains désenchantés des Indépendances dans les pays du Tiers Monde, la fin de la guerre du Vietnam, les évènements d'octobre au Québec, la lente remontée de la Question nationale. Avec lui, nous avons appris à comprendre l'importance de la formation des adultes dans son double volet de formation professionnelle et d'éducation à la citoyenneté ainsi que les parcours, les trajets et les destins scolaires surtout quand ils sont balisés par ce qu'il appelait *La Sainte Trinité* : l'origine sociale, le sexe et l'ethnie. Il nous a appris à lire et à comprendre les débats d'idées qui quadrillent la fin de ce siècle fertile en turbulences, en grondements et en éclatements.

Je m'en voudrais de ne pas souligner le rapport avec les étudiants qu'il traitait en amis à instruire plutôt qu'en objets à éva-

luer. Il avait l'art de trouver dans la banalité d'une question, l'originalité de coeur et de pensée.

Il n'affectionnait pas la polémique et évitait les situations d'affrontement mais il ne courbait pas pour autant la tête devant l'institution puisqu'il avait la qualité et l'habileté de lire l'institué, de connaître et respecter la règle du jeu et d'avoir une façon bien à lui d'être dans le jeu et d'anticiper le jeu.

Il faudra rassembler un jour ses textes inédits sur la transformation du rôle et de la fonction du professeur d'université. Il y a de cela près de dix ans alors que j'étais devenu son collègue, nous avions ouvert un chantier sur la centralité du savoir dans les sociétés contemporaines qu'il avait lumineusement balisé sur fond d'une quadruple crise :

1. La crise du travail et de l'emploi marquée par l'importance du chômage, de la précarité, de la marginalisation et de l'éclatement des identités professionnelles.

2. La crise des communautés d'appartenance et la nécessaire redéfinition du lien social

3. La crise des identités nationales accompagnée de la montée de la diversité culturelle

4. La crise des formes symboliques engendrée par la mondialisation des échanges, des communications et par l'hégémonie achevée de la domination culturelle américaine.

C'est donc dire qu'il vivait au plus près de la conjoncture, tout en s'en abritant.

Je ne voudrais pas seulement rendre hommage au professeur d'université et au collègue mais aussi à l'homme et à l'ami. Pierre Dandurand savait ce que parler veut dire et plus encore se taire pour offrir une écoute attentive à l'autre. De là une lente articulation sculpturale, comme si sa pensée s'exprimait au fur et à mesure qu'elle s'élaborait, comme si cette articulation travaillée par un timbre grave et chaud, était à l'image de sa présence au monde.

J'ai eu le privilège, de passer de longues matinées en tête à tête avec lui ; des moments de grâce au cours desquels j'ai pu apprécier sa politesse et son hospitalité qu'il tenait pour les premières et les plus engageantes des vertus sociales, comme disait Locke au XVII^e siècle. J'ai eu l'occasion à la fois à Montréal ou à Eastman dans les Cantons de l'Est de découvrir un homme de savoir-vivre, loin des conflits, de la grossièreté, qui est comme chacun le sait le premier pas vers la violence et la barbarie. Un homme de sagesse qui chérissait les grands textes ceux de Platon, de Sénèque et qui jonglait avec les concepts d'Herbert et de Bourdieu. L'oeuvre de ces auteurs lui paraissait comme des boîtes à outils qui permettaient de cheminer sur le chemin cahoteux et difficile de la quête de sens. Homme de sciences, certes, mais aussi un passionné de la littérature. C'est lui qui m'a appris à relire Hemingway, Kerouac, à découvrir Peter Handke, Réjean Ducharme. Pierre Dandurand, un ami qui m'a fait don de sa générosité, de sa noblesse de coeur sans contrepartie.

C'est au moment de la perte que l'on peut en estimer toute l'ampleur. Je l'ai toujours vu comme un homme de l'exil et de l'enracinement. De l'exil puisque originaire du Lac Saint-Jean, il y était resté attaché avec un brin de nostalgie, celle d'un paradis perdu. Un homme de l'enracinement capable d'être en phase avec la nature, de s'émerveiller devant le battement d'ailes de l'oiseau charpentier et d'écouter les harmoniques du merle siffleur. Je crois comprendre aujourd'hui que la fécondité de notre amitié était née sous le signe de la rencontre de l'immigrant et du patriote. C'est lui qui m'a appris que l'amour de la patrie peut coïncider avec le cosmopolitisme et que souvent pour vivre, penser et écrire librement, l'exil (parce que en un certain sens, il était exilé à Montréal) l'exil, dis-je, n'est pas un prix trop élevé à payer.

Je présente mes condoléances à ses soeurs, à son frère, à ses enfants Valérie et Thomas, à Renée, la compagne de toujours. Je sais, Renée, la place que Pierre occupait dans ta vie. Maintenant qu'il contemple une lumière sans poids, un jour sans bords ni commencements, s'il le pouvait, de sa voix au timbre grave et chaud, je sais qu'il nous demanderait de continuer à vivre les yeux grands ouverts. Désormais, il reviendra à nous, proches, parents, collègues et amis de perpétuer sa mémoire.

ÉMILE OLLIVIER